

Télérama¹

15 / 10 / 2020

Apartheid et combats sociaux : Sue Williamson, quarante ans de luttes en images

Frédérique Chapuis



All Our Mothers, Caroline Motsoaledi, 2012

L'artiste sud-africaine expose actuellement à Paris une série d'œuvres retraçant sa grande carrière. De la photographie, mais pas que...

Des portraits de militantes noires ; une installation composée de petites valises de travailleurs saisonniers avec les copies de leur laissez-passer ; une série de photographies en noir et blanc retraçant le dernier souper d'une famille métisse, avant que les bulldozers ne rasant sa maison ; le témoignage vidéo d'un jeune migrant congolais...

Autant de pièces emblématiques rappelant les combats de Sue Williamson, l'une des plus importantes artistes contemporaines sud-africaines. Quelques-unes de ses œuvres, collectionnées dans les musées du monde entier, sont enfin réunies à Paris, à la galerie Dominique Fiat.

Sue Williamson est née en 1941, au Royaume-Uni. Au lendemain de la guerre, alors que son pays est économiquement ravagé, ses parents s'embarquent sur un bateau, direction Cape Town, en Afrique du Sud, encore colonie britannique. « *Nous sommes arrivés en juin 1948, raconte l'artiste. J'avais 7 ans. En novembre de la même année, les élections ont donné la victoire aux nationalistes et marqué le début de l'instauration de l'apartheid.* » Pas encore lucide quant à la politique raciale, elle se rappelle pourtant craindre les persécutions en tant qu'Anglaise et être obligée de parler afrikaans. C'est au cours de ses années d'internat dans une école pour blanches – grâce à son professeur d'anglais qui les tient informées des lois restrictives et coercitives qui se mettent en place dans le pays, et de l'injustice de tout cela – que commence sa prise de conscience. L'ambition de la jeune fille est de devenir journaliste pour raconter les histoires des gens et voyager.

À la fin de ses études, stagiaire au Daily News à Durban, elle rédige ses premiers articles, et se rend compte de l'état du pays. Mais on l'empêche vite d'écrire ce qu'elle veut, les femmes étant limitées aux sujets sociaux : « *Ça ne m'intéressait pas ! À 23 ans, je suis partie pour New York où j'ai travaillé comme rédactrice publicitaire dans de grandes agences de publicité de Madison Avenue. Une époque passionnante, celle des "Mad Men". J'y suis restée pendant cinq ans.* »

Jusqu'à là, rien ne prédispose donc Sue Williamson à se glisser dans la peau de l'artiste sud-africaine qu'elle est aujourd'hui devenue : « *Un été, j'ai partagé une maison à Long Island avec une amie professeur d'art. Elle faisait constamment des croquis ; je me souviens de son carnet à reliure noire. J'en ai acheté un moi aussi et j'ai commencé à dessiner.* » Dès lors, après ses journées de bureau, elle va suivre des cours de dessin, peinture et gravure, à l'Art Students League of New York.

À son retour en Afrique du Sud, en 1969, elle ne prend pas part à la contestation. Il lui faudra plusieurs années avant de trouver une manière qui lui semble authentique de lutter contre l'apartheid. « *C'est en m'engageant dans le travail communautaire sur le terrain, en protestant contre les lois injustes, en organisant des actions de sensibilisation, en faisant face à la police et en écoutant les gens pour savoir ce qu'ils voulaient que le monde sache, que j'ai trouvé ma propre voix.* » Membre fondatrice d'un groupe de femmes de toutes les races, elle manifeste, et se met, par exemple, à table avec ses camarades de couleur dans les restaurants qui ne servent que des Blancs...

La journaliste qui sommeille en elle reprend du service à la fin des années 1970 avec une série de photographies, *All Our Mothers*, où elle raconte l'histoire de Caroline Motsoaledi et celles d'Annie et d'Esslina Silinga, qui se sont révoltées contre l'obligation de porter un passeport d'identification dans leur propre pays. Une autre, *A Few South Africans* (« *Quelques Sud-Africaines* »), réunit une série de portraits de célèbres protestataires. Les photos de ces femmes, joliment rehaussées de couleurs, furent tirées sous forme de cartes postales afin qu'elles puissent circuler aisément. Devenues des icônes, ces portraits existent aujourd'hui encore sous forme de posters ou imprimés sur des T-shirts.

**“Les histoires de dépossession et de
courage sous l’oppression sont
universelles”**

Photo, vidéo, installation, dessin, peinture : Sue Williamson ne se prive d’aucun médium. *The Last Supper at Manley Villa* est un reportage photographique en noir et blanc décrivant une famille réunie pour un dernier souper, et les messages laissés à même les murs de la maison, par les amis et la famille avant la démolition du District 6.

Un quartier trop bien situé de Cape Town pour y laisser vivre des familles métisses. En 1981, lorsque l’artiste montre pour la première fois cette pièce à la Gowlett Gallery au Cap, elle y ajoute des gravats provenant de la démolition, et place six chaises autour du tas. Tandis qu’une bande sonore diffuse des cris de colère et des bruits de bulldozer.

Pour **Better Lives** le Congolais Richard Belalufu est venu devant la caméra vêtu de ses plus beaux habits, comme pour un portrait officiel pris en studio. En voix off sont diffusées des bribes de son histoire d’exilé ostracisé par les Sud-Africains : « *Il y a une forte xénophobie envers les Africains des autres pays qui viennent chercher du travail en Afrique du Sud, considérée comme un eldorado. Ce que je veux dire simplement c’est “s’il vous plaît, veuillez accepter tous ces gens qui viennent chez nous”.* »

Quand on lui demande quel message elle veut adresser au public français, Sue Williamson, qui n’a pu se déplacer pour inaugurer son exposition, répond : « *J’espère que le public appréciera de regarder l’œuvre d’abord à travers le prisme de l’art. Et bien que le contexte soit sud-africain, les histoires de dépossession et de courage sous l’oppression sont universelles... La France a eu sa propre histoire coloniale en Afrique.* »